

POUR LES FEMMES

JOURNAL MENSUEL

ABONNEMENT

1 franc par an

VILLA KATTENDYKE

GÉRARDMER

DIRECTRICE

H. MIRABAUD-THORENS

La Femme Oisive et Dissipée

Tandis que les classes moyennes, prises dans leur généralité, restent attachées au foyer et, s'enfermant dans une vie active, honnête, toute remplie des devoirs quotidiens courageusement acceptés, persistent à placer dans la dignité et l'indissolubilité du mariage la force et le bonheur de la famille, il est malheureusement trop certain que, dans les régions dites « élevées » de la société parisienne, la curiosité de jouir et la passion de l'amusement s'exaspèrent en une fièvre croissante, qui s'impatiente de toutes les dignes opposées au libre plaisir par l'habitude morale et par le frein combiné de la religion et des lois. Si nous admettions même, — et c'est un préjugé courant — que la littérature, le roman et le théâtre sont les fidèles reflets de l'âme d'un peuple, il faudrait conclure de tout ce qui s'est écrit sur les mœurs françaises depuis vingt-cinq ans que, du haut en bas, notre pauvre société tombe en décomposition et en pourriture. Et c'est bien ce que l'étranger, qui n'est pas en situation de ramener le mal à ses justes proportions, nous fait l'injure de croire. De grâce, n'élargissons point nos plaies, n'aggravons pas nos vices à plaisir! Puissent nos écrivains renoncer aux élégances perverses du roman « distingué » où chaque salon ressemble à un mauvais lieu! Toute la société française ne tient pas, Dieu merci! en ce monde exotique luxueusement installé dans de somptueux quartiers, où « nos toutes belles » traînent une existence vide, factice, dissipée, au milieu d'un décor digne des *Mille et une Nuits*, s'occupant à cultiver avec effort, dans leurs propos et leurs liaisons, la psychologie du libre amour, le dévergondage et l'adultère. Ces fleurs de perversion sont des raretés. Cette vie est en dehors des lois communes de la vie.

Même dans les milieux les plus fastueux, la passion n'a point coutume de se déchaîner aussi généralement, aussi scandaleusement. En fait, les nécessités de la famille et les tracés de la profession, l'obsession de l'avenir à préparer, de la fortune à maintenir, les soucis d'argent, d'ambition, d'avancement, dominent la fougue des entraînements et contrarient le goût du plaisir et l'expansion des jouissances. Il n'est pas dans les conditions ordinaires de l'existence de faire si facilement la fête. Ne jugeons donc point de la vie par le roman. Gardons-nous surtout d'étendre à toutes nos classes élevées la réprobation que mérite seulement la corruption d'une minorité tapageuse.

Mais, si exceptionnel que soit le monde où l'on s'amuse, quels détestables exemples il donne au monde où l'on travaille! Car il faut bien reconnaître que, dans ce milieu élégant, léger, subtil, agité, qui, voulant jouir de la vie, retentit d'un perpétuel éclat de rire, l'émancipation est de bon ton. C'est là que règne et s'épanouit ce que j'appelle le « féminisme mondain », un féminisme éva-

poré qui semble prendre à tâche d'oublier que la femme est, par fonction, la gardienne des mœurs et le bon génie du foyer. C'est là qu'on rencontre ces jeunes femmes et ces jeunes filles, impatientes de toutes les contraintes, éprises de vie indépendante et d'expansion aventureuse, qui se flattent d'incarner à nos yeux la « femme libre ».

Cette jeunesse troublante est le produit d'une culture mondaine très affinée et d'une culture morale trop négligée. Elle fait profession de ne rien ignorer, et elle le prouve sans le moindre embarras. On assure même que les demoiselles les plus lancées de cette belle société n'ont point de secret pour les petits jeunes gens de leur entourage, et que ceux-ci en rougissent quelquefois. Elles ne s'effarouchent d'aucun langage, d'aucune lecture, d'aucun spectacle. Toutes les extravagances nouvelles les attirent; seul, l'effort méritoire les épouvante. Passe encore de cultiver le symbolisme vaporeux ou le monologue inédit, de fabriquer des vers décadents ou de la peinture impressionniste, et avec quel talent! vous le savez. Mais, si les petits arts d'agrément trouvent grâce devant leur fatuité dédaigneuse, en revanche, le travail sérieux les ennue autant que l'austère vérité les assomme. Il est évident qu'elles ont résolu de se soustraire, du mieux qu'elles pourront, aux devoirs naturels qui pèsent sur le vulgaire.

J'ai hâte de dire que cette corruption n'est pas tout à fait d'origine française. Il faut y voir, suivant le mot de M. André Theuriot, un curieux exemple de « contagion par infiltration ». Depuis plusieurs années, les jeunes filles anglo-américaines pullulent dans nos villes d'eaux et dans les salons parisiens, et nos demoiselles du monde se sont empressées de copier les allures hardies et le sans-gêne émancipé de leurs sœurs étrangères. Seulement, débarrassées de la retenue qu'impose au bon moment la froideur protestante des pays d'Outre-Mer; ces libertés ont vite dégénéré, dans nos milieux français, où le sang est plus vif et la tête plus chaude, en excentricités provocantes. Et la logique du mal veut, hélas! (c'est M. Marcel Prévost qui le confesse textuellement dans la préface de son fameux livre) que « pour la fillette d'honnête bourgeoisie, la demi-vierge exerce la fascination du viveur sur le collégien ».

Il reste qu'à Paris comme en province, chez les riches comme chez les pauvres, il n'est qu'une éducation chaste et familiale pour soutenir et perpétuer la pure tradition des bons ménages et le renom de la vieille honnêteté française. Mais les pères et les mères auront-ils la sagesse et le courage de défendre leurs enfants, par des habitudes de vie plus simples et plus sévères, contre la contagion des mauvais exemples?

(Le Féminisme Français
par CH. FURGEON).

La Beauté et le Féminisme

La culture de l'intelligence des femmes et leur participation au mouvement général de l'activité humaine, a-t-elle pour résultat le déclin de leur coquetterie personnelle et la diminution de leur grâce et de leur beauté?

Les « esthètes » s'affirment, eux qui trouvent inélégante et déplacée l'énergie d'une femme subvenant à tous ses besoins et parvenant à être son propre soutien.

Il est réel que l'agitation émancipatrice de ces derniers temps a pu faire surgir quelques types de femmes dénuées de charme, et l'aversion que celles-ci inspirent aux hommes est compréhensible; pourtant ces créatures n'auraient pas été plus attractives sans instruction et sans mission.

Est-ce qu'il n'est pas possible de trouver, malheureusement, un grand nombre de déplaisantes et même de repoussantes physionomies dans les milieux les plus éloignés du mouvement féministe, parmi nombre de femmes mariées asservies à leurs époux, parmi des sinistres et stupides jeunes filles dont la seule ambition est d'attraper un mari qui assure leur existence, et parmi le tragique et lamentable troupeau des esclaves blanches? Le parfait état d'indépendance matérielle et morale d'une femme peut être un élément d'attraction pour un homme. Vilma Carthaus a eu raison de dire dans le Frauenbewegung que les hommes d'aujourd'hui découvrent au lieu de jouissance esthétique à contempler une femme engagée corps et âme dans le mouvement politique que dans la vision d'une madone de Raphaël. Les conceptions de la beauté se sont transformées.

Quant à cette opinion préconçue de la femme émancipée et fatiguée dans sa robe, elle est absolument erronée. Le souci d'une personnalité indépendante et cultivée ne supprime pas le souci des soins extérieurs. On voit aux congrès féminins autant de toilettes qu'aux courses. Une femme qui sent sur elle les regards du public ne peut pas être insoucieuse de son apparence. Les esthètes ont accablé de leur mépris les robes « réforme » approuvées par tous les artistes, Van den Velde en tête, et maintenant, grâce à la France et à Poiret, la robe d'une seule pièce est devenue une mode universelle.

On peut faire remarquer à l'appui de cette assertion, que les actrices, les plus coquettes entre toutes les femmes, se sont jointes au mouvement féministe et que les suffragettes américaines, loin de renoncer à l'art de plaire, si naturel à leur sexe, se servent au contraire de leur séduction afin de gagner les hommes à leur cause. L'auteur cite, en outre, l'opinion récemment exposée par Jean Finot, lequel affirme que les femmes exerçant une carrière, et entre autres les authoresses et les comédiennes, prolongent leur jeunesse, et l'écrivain renforce son argumentation en donnant un extrait d'Erich Wulffen qui rappelle l'âge d'Hélène lors de son enlèvement à Troie (48 ans), l'âge d'Aspasie, épousant Périclès à 37 ans et jouissant ensuite d'une longue réputation de beauté. Cléopâtre avait 40 ans lorsqu'elle séduisit Marc-Antoine. Diane de Poitiers avait déjà 36 ans lors de sa rencontre avec Henri II. L'actrice Mars était encore d'une éclatante beauté à 45 ans.

Bref, la beauté consiste moins dans l'harmonie des traits que dans leur expression, ce rayonnement esthétique de la personnalité. (FRAU GRETE MEISEL-HEISS, Ueber Land und Meer, décembre 1913.)

(La Revue).

Les suffragettes parisiennes veulent voter

La revision des listes électorales, qui s'est terminée hier, a été marquée dans les mairies de Paris par divers incidents que provoquèrent les membres de la Ligue du droit des femmes.

Au cours de l'une des dernières réunions du comité directeur de la ligue, il avait été décidé que les déléguées seraient spécialement envoyées dans chacune des mairies des vingt arrondissements de Paris, avec mission d'exiger leur inscription sur les listes électorales.

Dans trois arrondissements seulement, les démarches tentées par les « envoyées extraordinaires » de nos suffragettes parisiennes ont été couronnées de succès; à savoir, dans les mairies des 1^{er}, 17^e et 19^e arrondissements.

Dans le 1^{er} arrondissement c'est la doctoresse Edward-Pillet, vice-présidente de la Ligue du droit des femmes, qui s'est présentée.

« J'avais auparavant, nous dit-elle, fait prévenir le maire de mes intentions. L'accueil qui m'a été réservé a été des plus aimables; on m'a inscrite de très bonne grâce sur la liste des électeurs; on m'a donné un récépissé et l'on m'a informée que je pourrais venir retirer quelques jours avant les élections, la carte qui me permettra de voter. Mais d'ici là... « Nous sommes heureux, m'a déclaré l'employé de la mairie, et fier, » que ce soit vous, madame, la première femme inscrite sur les listes du 1^{er} arrondissement. » Tout s'est donc passé le mieux du monde; lors de ma visite, il y avait dans la salle une cinquantaine d'électeurs; j'ai été inscrite à mon tour; ma démarche a été envisagée par tous avec une grande bienveillance. L'inscription des femmes est légale, nous dit en terminant Mme Edward-Pillet; les commissions vont protester, bien entendu; aucun article du Code ne la défend. Nous sommes assujetties aux mêmes obligations que vous autres hommes; nous payons patente. Nous ne faisons pas de service militaire, c'est vrai; mais ceux d'entre vous qui ont été exemptés du service militaire, n'ont-ils pas le droit de voter? Vous pouvez conclure. »

De même à la mairie du 17^e arrondissement, Mme Bonnevalle, présidente de la Ligue du droit de la femme, et Mme Grunberg, dans le 19^e arrondissement, Mme Launay, la femme du docteur, six ouvrières et une contre-maîtresse d'une grande maison d'alimentation, ont été inscrites sans aucune difficulté.

Il n'en a pas été de même dans les autres arrondissements. A la mairie du 4^e, plusieurs déléguées, venues accompagnées de leurs maris, électeurs dans cet arrondissement, ont été poliment éconduites.

Dans le 9^e arrondissement, c'est Mme Maria Vérone, l'avocate connue, qui a réclamé vainement son inscription.

— Nous n'avons pas voulu, nous a dit ce matin Mme Maria Vérone, faire une manifestation, mais simplement affirmer nos droits. Quand je suis venue à la mairie, une courte conversation s'est engagée entre l'employé et moi.

« — On inscrit que les Français, a-t-il répondu à ma requête.

« — Mais je suis Française.

« — La loi n'admet pas l'inscription des Françaises sur les listes électorales. » L'entretien était terminé; on me pria d'abord de me retirer; devant mon refus, mes protestations, on employa la force; je suis partie à l'arrivée des agents.

« Quelle est actuellement la situation qui nous est faite? continua Mme Maria Vérone. Dans certaines mairies, nous sommes inscrites; les commissions de revision vont nous maintenir ou nous rayer. Si on nous maintient, nous aurons

Jo. el. 45550

nos cartes d'électeur et nous voterons. Si on veut nous rayer, nous ferons opposition et nous engagerons des poursuites, conformément à la loi. Nous traduirons devant le juge de paix le président de la commission de revision des listes électorales.

» Quant aux mairies qui ont refusé aux femmes le droit d'inscription, nous allons leur faire faire des sommations par ministère d'huissier. On constatera le refus que l'on nous oppose, et nous revendiquerons à nouveau nos droits.

» Je sais d'autre part, nous dit-elle, que le préfet de la Seine a donné hier à tous les maires, à celui du 18^e arrondissement notamment, où l'on a montré aux suffragettes la dépêche préfectorale, des instructions en vue de refuser aux femmes le droit de figurer sur les listes d'électeurs. Le préfet, en agissant de la sorte, a pris une grave responsabilité personnelle. La Ligue du droit des femmes a décidé de le poursuivre, pour abus de pouvoir, devant le conseil de préfecture.

» D'une façon générale, termine Mme Maria Véronne, nous avons voulu poser la question, de la façon la plus large et la plus acceptable, devant les vingt arrondissements de Paris ».

(Le Temps).

Les femmes dans la diplomatie

Il est amusant cet écho qui nous vient d'Amérique et qui, par la précision de ses détails, nous semble exclure l'hypothèse d'un bluff: « Mlle Henriette Høgh, une jolie femme de vingt-sept ans, vient d'être nommée première secrétaire à la légation norvégienne de Mexico. A ce titre, elle aura le privilège de porter l'uniforme diplomatique, à l'exception, toutefois, de l'épée de gala et du pantalon à bandes dorées ».

Une nouvelle victoire du féminisme, et qui ne doit pas nous surprendre chez un peuple qui a déjà réalisé une égalité politique quasi complète entre l'homme et la femme ! La Norvège a des femmes électrices et des femmes députés ; elle connaît maintenant la femme diplomate. C'est dans la logique et dans l'ordre.

Au détail près, de l'uniforme (dont l'utilité, d'ailleurs, ne se fait guère sentir), je pense que les femmes diplomatiques représenteront leur pays avec autant de bonheur que les hommes.

Les amateurs de paradoxe diront volontiers que dans une carrière où il faut de la ruse et de la dissimulation, les femmes feront merveille. Et c'est sans doute par de telles ironies que les antiféministes auront accueilli la nouvelle. Ils ajouteront aussi que l'œuvre des diplomates n'étant pas encore suffisamment obscure et embrouillée, il fallait une femme pour que la confusion fût complète. Plaisanteries traditionnelles et dont l'âge vénérable ne suffit pas à garantir l'esprit ou la vérité. C'est par des réflexions du même genre qu'on a salué les femmes qui se consacraient à la médecine, au droit ou aux beaux-arts. Toutes, elles ont d'abord été des « curiosités ». Elles commencent à devenir banales. Et c'est tant mieux.

Dirai-je à mon contradicteur supposé que Catherine de Russie et la reine Victoria, pour ne parler que de celles-là, ont été merveilleuses dans l'art subtil des négociations, dans le jeu savant des alliances et des traités ? Lui rappellerai-je toutes les femmes qui, traditionnellement, à la cour, ont été les collaboratrices les plus avisées des diplomates ? Lui citerai-je les salons fameux, littéraires ou mondains, où sous la direction de la maîtresse de céans, on prépare l'Académie (ce qui est de la diplomatie encore) et où l'on cause officieusement de la carte de l'Europe avant de commencer les négociations officielles ?

Et quand même tous ces exemples ne me paraissent pas encore convaincants. Ce serait avoir raison à trop bon marché.

D'abord, la diplomatie requiert de moins en moins ces qualités d'intrigue mondaine, cette élégance et cet esprit qui sont plutôt les attributs conventionnels de l'attaché d'ambassade au théâtre. De plus en plus, le diplomate tend à devenir un homme d'affaires rompu aux questions commerciales, industrielles ou financières, chargé de représenter et de défendre de grands intérêts économiques, d'assurer de nouveaux débouchés et d'étendre la clientèle. C'est une sorte de courtier supérieur, moins préoccupé de briller dans les réceptions et les solennités mondaines que d'augmenter la puissance matérielle de l'Etat qui l'accrédite. L'inutile distinction entre les consulats et les ambassades tend chaque jour à s'effacer davantage. La « carrière » est de moins en moins fermée. On y nomme volontiers, et avec profit, des hommes politiques, des soldats ou des préfets. C'est que la diplomatie ne s'apprend pas dans les livres ni dans des cercles restreints ; elle s'apprend dans la vie.

Ensuite, l'influence de la démocratie chère à M. de Tocqueville s'est fait sentir là même où elle semblait devoir être le moins écoutée. Si nos diplomates montrent une réserve si heureuse et tant de circonspection, c'est qu'il ne leur est plus permis de régler à leur fantaisie les destinées des nations et des races. Ils savent que les peuples ne s'en laissent plus imposer comme au temps de la Sainte Alliance, et qu'il leur faut compter avec la multitude. Le diplomate devient aussi un être nécessairement pacifique. Ne cherchez pas ailleurs la cause.

Or, voici justement par quoi les femmes se recommandent. J'ai lu que Mlle Henriette Høgh, la première secrétaire de légation, a passé, il y a deux ans, ses examens de droit international. C'est une garantie de savoir, mais dont la charmante secrétaire ne saurait tirer grande vanité. Par contre, je la suppose douée de beaucoup de sens pratique et très « positive », pour parler comme les Anglais.

Quand il s'agira de débattre certains intérêts matériels elle abordera peut-être avec moins d'audace qu'un homme les grandes idées générales, mais avec beaucoup de patience, de fermeté et de minutie, elle fera valoir ses arguments et dégagera le côté pratique et utilitaire de sa cause.

Je ne connais pas Mlle Høgh. Mais puisqu'elle est la première femme entrée dans la diplomatie, je lui prête, sans trop d'arbitraire, je l'espère, toutes les qualités de son sexe.

La femme a l'intelligence « réaliste » ; j'entends que, plus que l'homme peut-être, elle aime à se rapprocher des faits, à s'éloigner des chimères, aboutir aux solutions pratiques.

Cette vérité psychologique heurte, je le sais, le préjugé commun. L'homme se plaît, en effet, à imaginer la femme telle qu'il la veut au lieu de la regarder telle qu'elle est. Mais il suffit d'être mêlé à la vie, de rester en contact avec celles qui travaillent pour discerner les tendances véritables du tempérament féminin.

C'est à force de jugement, d'économie et d'entêtement que les femmes ont réussi à tenir leur place dans le commerce, où leur mérite n'est plus guère discuté. Pourquoi ne réussiraient-elles pas dans la diplomatie qui, dans son acception la plus moderne, est une sorte de grand commerce aussi ?

Et puis, les femmes sont profondément pacifiques, rebelles aux grandes aventures et aux folles équipées. Par là, leur instinct s'accorde merveilleusement avec l'instinct des peuples. Leur cœur leur inspire dans la circonstance les décisions les plus raisonnables, parce que les plus humaines...

Qui sait ? La Norvège a peut-être, par cette modeste initiative, commencé la réalisation du rêve encore lointain de la paix unanime.

(Excelsior). Héléne Miropolsky.

Opinions d'hommes éminents sur le suffrage des femmes

L'exercice du suffrage par les femmes dans ces vingt-cinq dernières années n'a eu aucun inconvénient et au contraire d'excellents résultats; il a beaucoup aidé à bannir le crime et le paupérisme, sans législation agressive ni violente; il a donné des élections paisibles, un bon gouvernement, et a permis d'atteindre un remarquable degré de civilisation et d'ordre public.

Ch. SECRETAN.

Si la femme est une personne, la justice réclame pour elle une part égale à celle des hommes dans l'arrangement de la société.

H. LUSK.

Nous avons vu par notre expérience que le suffrage des deux sexes est le plus grand des liens de la famille, le plus solide soutien de la vie familiale.

Dès que les femmes votèrent dans le Colorado (1893), le nombre des divorces baissa de près de la moitié : 937 en 1891 et 517 en moyenne en 1894 et dans les années suivantes.

Salaires de Famine et Domesticité

A) Dans la classe ouvrière, la femme, et surtout la femme seule, ne peut vivre de son travail.

C'est une vérité qui, si elle avait encore besoin d'être démontrée, le serait assurément par le rapport de Mlle Pysageswky que publié le supplément du *Relèvement Social*.

B) Elle est forcée de demander à la prostitution le supplément de ressources qui lui est nécessaire.

Tel est le corollaire que l'on fait souvent résulter de la thèse susdite.

Or, je me demande si cela est vrai ? Et, pour beaucoup, je réponds hardiment que non.

Il y a d'autres débouchés que la lingerie, la dentelle ou la confection pour l'activité féminine; tous nous souffrons plus ou moins d'une autre crise qu'on peut appeler la crise de la domesticité. La servante, la bonne d'autrefois, qui entraînait comme aide nécessaire dans beaucoup de familles, qui y restait pendant quelques années ramassant un petit pécule qui l'aidait à s'établir, en se mariant, avec laquelle on continuait, parfois, à entretenir d'agréables relations, cette servante-là, cette catégorie de femmes souvent dévouées, gagnant très honorablement et très largement leur vie, n'existe plus qu'à l'état d'infime exception.

Et cependant, il est impossible de s'en passer: dans certains ménages où la femme doit aider son mari dans ses affaires, il lui faut absolument pour préparer les repas, pour faire le ménage, l'aide d'une servante; les lecteurs, et surtout les lectrices du *Relèvement* savent, mieux que je ne saurais le décrire, ce qu'on trouve aujourd'hui et à quelles conditions.

Chaque fois que j'entends parler des salaires de famine pour la femme seule, la question de la crise des domestiques s'impose invinciblement à ma pensée comme une vivante antithèse.

Il y a des femmes qui se plaignent, et à juste titre, de gagner moins de 400 francs par an, devant, sur ce maigre budget, payer : loyer, nourriture, éclairage, chauffage, blanchissage, vêtements, etc. Mais alors pourquoi un grand nombre, peut-être la majorité, n'acceptent-elles pas de gagner de 360 à 600 francs par an, et même plus, sans avoir aucun frais ni souci de nourriture, loyer, éclairage, chauffage, etc., et en fournissant, somme toute, un travail qui convient mieux à l'hygiène féminine que d'être perpétuellement assise sur une chaise dans une mansarde, en préparant des repas, en s'occupant du ménage, en gardant ou promenant des enfants ?

Toutes ne le peuvent pas, c'est certain, celles qui sont mariées restent avec leurs maris, d'autres ont des parents qu'elles ne peuvent abandonner. Mais je crois bien ne pas me tromper en disant que

l'immense majorité des femmes célibataires, veuves ou divorcées, pourraient, si elles le voulaient, trouver dans l'emploi de domestiques attachées à une famille des ressources infiniment supérieures à celles que leur procure leur exploitation par les entrepreneurs de lingerie ou de confections.

Et si cette quantité était retranchée de la concurrence que se font entre elles les ouvrières de l'aiguille, le salaire des autres monterait immédiatement sans qu'il soit besoin d'élaborer des lois spéciales pour cela.

Oh! je sais par expérience la réponse que font ces femmes quand on leur propose d'échanger leur misère contre le sort parfois très enviable de certaines domestiques : — Je veux être libre. — Un orgueil mal placé leur fait considérer la situation de servante comme une déchéance; dans les villes industrielles, l'ouvrière qui gagne à peine son pain et qui est souvent sale n'a qu'un regard de mépris pour la petite bonne proprement nippée qui possède un livret de Caisse d'épargne; elles veulent être libres! libres de courir aux bals ou aux fêtes de quartiers ou de villages, libres de recevoir Pierre ou Paul à leur guise, libres de faire au besoin le trottoir, libres de servir d'esclaves aux fantaisies des passants ou aux exigences des agents des mœurs.

La situation d'une servante est parfois pénible, je le sais. Mais la situation de la maîtresse de maison, de la femme de l'employé, qui est forcée de trimer, souvent plus de douze heures par jour, pour garder à sa maison un aspect décent, pour habiller ses enfants, pour préparer les repas de la famille, parfois pour en laver le linge, n'est-elle pas aussi pénible? Elle aimerait trouver de l'aide, son mari serait heureux de faire des sacrifices pour la soulager dans sa lourde tâche; mais ils savent par expérience ce qu'ils risquent de rencontrer, et bien des femmes se privent du concours d'une servante, parce qu'elles connaissent les inconvénients et les dangers qu'il y a aujourd'hui à en introduire dans le logis familial.

Si la misère de la femme dépend en partie de la concurrence et des exploités, il faut aussi, si on veut être juste, reporter une grande part de cette responsabilité sur la femme elle-même qui pourrait, si elle le voulait, trouver ailleurs une occupation de son activité avec des salaires infiniment supérieurs, mais qui ne le veut pas.

Pour ma part, j'avoue que, quand je me remémore tout ce que nous avons eu à souffrir depuis vingt-cinq ans par la faute de certaines domestiques dont nous ne pouvions nous passer, je me sens moins ému de pitié quand on vient me raconter que la femme seule est presque fatalement vouée à la prostitution, parce que je sais que cela n'est pas toujours vrai.

DOCTEUR B. GOOD.

Le travail à domicile des femmes

UN MEETING AUX SOCIÉTÉS SAVANTES

Le projet de loi sur le salaire minimum légal et le travail à domicile des femmes, adopté par la Chambre des députés, est toujours en instance devant le Sénat.

Bien que la réforme proposée ne leur donne pas complète satisfaction, les organisations ouvrières intéressées, la considérant comme la marque d'un progrès indéniable, en désirent la prompt réalisation. Aussi réclament-elles de la haute assemblée le vote définitif qui la consacrerait.

Secondant leurs efforts, le Conseil national des Femmes françaises avait organisé un grand meeting qui s'est tenu, hier soir, aux Sociétés savantes, 8, rue Danton, sous la présidence de Mme Jules Siegfried, assistée de M. Henry Boucher, président de la commission du travail au Sénat. Plus de 1.500 personnes, dont nombre de dames, avaient répondu à l'appel qui leur avait été adressé.

Après un très clair exposé du projet de loi par le rapporteur, M. Berthod, Mlle Bouvier, ouvrière syndi-

quée, ancien membre du Conseil supérieur du travail, se déclara favorable à une intervention légale, dont le grand avantage serait, selon elle, de favoriser l'organisation des ouvrières à domicile, ainsi que l'expérience la prouvé en Angleterre.

Mme Compain établit les responsabilités des acheteurs et s'efforça d'éveiller leurs consciences.

Mme Duchêne, secrétaire de l'Office français du travail à domicile ; MM. L. Marin et Marcel Sembat, députés ; le docteur Rist, médecin des hôpitaux, et le pasteur Wagner s'élevèrent avec énergie et unanimité, malgré leurs divergences d'opinions politiques et de croyances philosophiques et religieuses, contre l'exploitation des travailleurs à domicile.

La série des discours terminée, l'ordre du jour suivant fut mis aux voix et adopté à l'unanimité :

ORDRE DU JOUR

Considérant qu'il y a, en portant remède aux misères du travail à domicile, non seulement un devoir de justice élémentaire à remplir, un acte de morale nationale à réaliser, mais encore des intérêts collectifs à sauvegarder tant au point de vue économique qu'au point de vue de la santé publique ;

Convaincus de la nécessité d'une action parallèle et continue de l'organisation professionnelle et de la loi pour atteindre ce but ;

Demandant que tous les travailleurs s'organisent ;

Font appel à la conscience des acheteurs en leur rappelant leurs responsabilités, et, tout en regrettant certaines lacunes du projet de loi soumis actuellement à la sanction du Sénat, insistent de la façon la plus énergique, pour que le texte voté par la Chambre soit adopté intégralement afin d'éviter que les retards provoqués par des modifications ne prolongent pas plus longtemps, pour l'honneur de l'humanité, un état de choses qui n'a que trop duré.

L'ENTRAIDE

L'ENTRAIDE, association ouvrière de lingerie, couture et parties similaires de l'habillement, a été fondée en 1908.

Son but bien défini était de réagir contre l'avilissement croissant des salaires des travailleuses à domicile, de lutter contre le « sweating system » et de fournir aux ouvrières un travail rémunérateur en supprimant toutes les exploitations dont elles sont victimes.

Le principal moyen employé pour atteindre ce but est la suppression des intermédiaires intéressés qui s'échelonnent entre le producteur et l'acheteur.

Grâce à cette suppression, on put rapidement arriver à relever les salaires du double au quintuple, suivant les travaux, sans augmenter le prix de vente; l'Entr'aide s'était imposée comme règle absolue de ne vendre ni plus cher ni moins cher que tous les grands magasins. Un seul article y est impossible à réaliser, c'est l'article réclame des catalogues d'exposition, le pantalon ou la chemise brodés à la main à 2 fr. 45 ou 2 fr. 95, car celui-ci ne peut-être obtenu qu'avec un salaire de famine. Or, dès le début, l'Entr'aide s'est assigné un minimum de salaire, au-dessous duquel on ne descend jamais, et qui peut-être assimilé à un salaire vital.

Alors que les ouvrières non qualifiées ne gagnent chez les fabricants que des salaires de 0 fr. 10 l'heure, et même moins, elles peuvent gagner, en travaillant pour l'Entr'aide, 0 fr. 30 à 0 fr. 35; quant aux autres, leur salaire est calculé sur le taux de 0 fr. 40 à 0 fr. 50 l'heure.

Les prix seront d'ailleurs augmentés encore dès que les conditions extérieures le permettront.

Jusqu'à présent, la production a pu être réglée de manière à très peu souffrir de la période de morte-saison dont on profite pour préparer des modèles pour le magasin.

Malgré les exigences de clients pressés, on n'a pas eu à faire veiller une seule fois dans les ateliers que l'Entr'aide a créés. Les heures supplémentaires ont été supprimées; les ouvrières font la journée de 9 heures que tous les efforts tendent à réduire à 8 heures. Celles que des devoirs de famille réclament chez elles sont autorisées à ne venir que la demi-journée.

Les statuts garantissent de grands avantages aux ouvrières qui travaillent

à l'Entr'aide. Le capital n'étant pas rémunéré, les 40 0/0 restant après les réserves légales et les versements aux œuvres de solidarité, doivent être répartis entre les travailleuses, auxiliaires aussi bien que sociétaires.

En ce qui concerne la marche des affaires, le succès a dépassé toutes les espérances. Les ventes ont subi une progression ascendante continue.

Le nombre des ouvrières a augmenté également dans une notable proportion. Alors qu'au début l'Entr'aide ne donnait de l'ouvrage qu'à une douzaine d'ouvrières à domicile ne fournissant pas la journée entière de travail, elle en occupe maintenant une cinquantaine, dont une quinzaine travaille régulièrement dans ses ateliers.

En outre, les travaux qu'on lui confie sont de plus en plus variés et délicats.

Le magasin de vente de l'Entr'aide, attenant aux ateliers, est situé 146, avenue Emile-Zola, Paris, XV^e, il est ouvert tous les jours non fériés.

Que tous ceux qui ont conscience du devoir social qui les unit aux producteurs ne l'oublient pas...

(Le Droit des femmes).

Médaille

La jeune fille à marier

Elle n'est plus une enfant et l'on ne veut pas qu'elle devienne une « demoiselle ». Son regard est ingénu, à peine railleur ; son teint n'a plus l'éclat des années où elle grimait aux arbres avec les amis de ses frères ; il est un peu fané par les bals. Ses cheveux ne sont plus indisciplinés ; elle semble toujours prête à faire une visite. Pourtant elle éprouve une certaine lassitude ; les plaisirs mondains ne la divertissent plus ; son sourire, jadis d'une fraîcheur exquise, trahit on ne sait quelle mystérieuse mélancolie. Autour d'elle, on continue à ne point parler des sujets « qui ne sont pas de son âge » ; elle ne peut lire que des romans, dans lesquels l'amour occupe un rôle effacé. Mais autour d'elle, chacun de lui répéter : « Il faut te marier. Le moment est venu ». Pourquoi ? Elle est heureuse ; elle goûte son existence calme ; elle ne demande qu'à continuer. Ah ! si elle rencontrait, par hasard, dans un beau site, quelque jeune homme, une manière de prince charmant, qui fit trembler son regard, elle consentirait à vivre un conte de fée... et voilà que l'on se met à élaborer des projets, à chercher un inconnu, très loin, sur lequel on se renseigne par des intermédiaires. Les photographies circulent et les notaires correspondent. La jeune fille, élevée à l'écart des intrigues, protégée par de pures tendresses contre les atteintes de la vulgarité, doit plaire et doit être touchée par l'aspect du prétendant. « Pourvu qu'il n'y ait pas de répulsion », le reste est une affaire à régler par les familles. La première fois, on lui accorde quelque crédit ; la seconde, on est prêt à augmenter le chiffre de la dot ; la troisième, on se découvre et, bientôt, l'enfant choyée voit s'assombrir les figures qui l'entourent. On la considère comme un conscrit réformé au service militaire, qui paraît doué d'une belle constitution et dont la santé devient suspecte à ses proches. Alors, peu à peu, la jeune fille éprouve le mal de la solitude. Elle n'est plus « chez elle », auprès de ses parents ; elle s'exprime avec amertume sur la rapacité des hommes, dans l'attente du premier venu, qui consentira à ne pas se montrer trop difficile sur la question d'argent et qui l'emmènera... Trouvera-t-elle le bonheur ? Elle ne s'interroge plus. Elle se marie, parce que c'est le moment, — voilà !

Albert-Emile SOREL.

**Abonnez-vous,
Faites Abonner
au journal
Pour les Femmes**

**La Vie tragique
de Geneviève**

par Louise Compain

IV

La fête du 14 juillet battait son plein. Les tables s'alignaient devant les cabarets des faubourgs sous les drapeaux déployés; les Normands, hauts en couleur, aux rires épais, prenaient le café aux trois quarts additionné d'alcool, en attendant la danse et la beuverie nocturnes. L'infamie musicale des chevaux de bois troublait jusqu'aux quartiers neufs, éloignés du centre, où les maisons coquettes n'arboraient que de rares bannières. Presque seule dans l'avenue des Tilleuls, l'habitation des Varenne laissait, sur ses murailles, éclater le chant des trois couleurs. Mais si madame Varenne, respectueuse des nécessités de sa situation officielle, devait permettre à ses enfants, le soir venu, la joie d'une petite illumination aux lanternes vénitienes, elle avait du moins, en ce jour de liesse populaire, ordonné à sa fille et à sa femme de chambre de garder la maison.

Marguerite, un livre à la main, musait au jardin. Elle était lasse d'étudier et de lire, et soupirait après la liberté de la campagne et de la plage, que le mois d'août allait lui rendre. Qu'on se serait mieux pour rêver sur la falaise qu'entre ces murs étroits, tout fleuris, c'est vrai, de clématites et de roses, mais qui ne laissaient rien apercevoir de l'immensité du monde! Soudain elle se leva de son fauteuil d'osier et sourit; elle venait de songer au grenier! N'est-il pas l'endroit le plus charmant de la maison! avec ses poutres qui font des recoins mystérieux, ses caisses remplies de lambeaux d'étoffes anciennes, de robes démodées, de vieux accessoires de cotillons, de jouets hors d'usage. Que d'après-midi heureux elle a vécu, alors qu'elle était petite fille, parmi ces merveilleux débris du passé, dans l'enchevêtrement étrange du toit familial! Le grenier l'a vue déguisée en reine, en déesse, en chasseresse, suivant que ses premières lectures lui donnaient le goût des grandeurs ou celui de la liberté. Telle vieille caisse lui a servi de trône, ou lui fit une hutte dans la forêt des planches. Puis, lorsque le jeu avait épuisé les ressources de son imagination, elle ouvrait la lucarne et se délectait de la vue du monde. Toute la ville était à ses pieds; les vieilles ruelles coupées de jardins; les larges avenues modernes ombragées de platanes aux troncs blancs, que surplombent les clochers ajourés des églises et les tours crénelées de l'antique abbaye. Par delà s'étend la campagne toute rose et blanche au printemps et plus loin, contre le ciel, cette ligne bleue, c'est la mer! Oh! le vieux grenier riche de mystère et d'espace, comme il y fait bon! et la jeune fille, laissant là le livre au sens précis qui tient son imagination captive, s'enfuit vers l'endroit préféré.

Une petite porte basse y donne accès. Marguerite l'ouvre et s'arrête sur le seuil, déçue d'apercevoir qu'une intruse l'a précédée dans son domaine.

Geneviève, tristement accroupie devant une malle ouverte, leva les yeux et montra un visage rougi où des larmes roulaient encore!

— Vous avez du chagrin, Geneviève, aujourd'hui où chacun s'amuse, demanda Marguerite, oublieuse de sa déconvenue. Quelqu'un vous a-t-il fait de la peine ?

— Oh ! non, mademoiselle. C'est moi qui ai de la peine toute seule.

— Dites-moi pourquoi ?

Elle s'approcha de Geneviève et vit entre ses mains une photographie.

— C'est ce portrait qui vous rend triste. De qui est-il ?

— De ma mère. Oh ! je ne me la rappelle guère et je ne pense pas très souvent à elle. Pas autant que je devrais, car si elle est morte jeune, c'est peut-être bien qu'elle avait trop travaillé pour moi. Mais aujourd'hui, je me suis sentie tout d'un coup une très grande envie de l'embrasser, de lui dire que je ne l'ai pas oubliée.

Et les larmes de l'orpheline tombèrent sur le portrait fané d'une jeune femme à la chevelure opulente, qui souriait de toutes ses dents blanches.

— Ma pauvre Geneviève, je com-

prends ! Aujourd'hui où vous n'avez pas à travailler, vous vous sentez plus seule parmi des étrangers. Cependant, tout le monde vous aime bien ici.

— Mademoiselle est bien bonne, je le sais.

— Non, je ne suis pas bonne! Je n'aime pas tout le monde, loin de là. Mais j'ai de l'affection pour vous. Vous êtes si complaisante, si douce. Il me semble que vous êtes un peu de la famille.

— Oh ! fit Geneviève en remuant la tête d'un air de doute.

Puis, après un temps :

— J'y pense, mademoiselle, c'est peut-être bien cela qui me fait de la peine : de voir une famille! A l'orphelinat, on jouait bien à la petite mère, et on disait de madame la Directrice qu'elle était notre mère à toutes. Mais ici, j'ai vu une vraie mère avec sa fille, et c'est bien différent et puis ici, il y a même un père !

— C'est vrai, Geneviève, vous n'avez plus ni père ni mère.

— Et de père j'en ai jamais eu, mademoiselle. Le mien, je ne sais même pas son nom.

Une ombre grave s'étendit sur le joli visage de Marguerite. Ces paroles naïves venaient de lui faire entrevoir des douleurs toutes proches dont le souçon n'était pas encore venu troubler sa quiétude. Geneviève avait perdu sa mère; elle n'avait jamais su qui était son père : oh! pauvre petite Geneviève! Et, poussée par l'instinct de consolation vivant aux sources profondes de son cœur de jeune fille, elle se pencha vers la servante, mit son bras autour de son cou, sa joue contre sa joue et murmura :

— Vous n'avez point de parents, ma pauvre, pas d'autre famille que l'orphelinat; mais, si vous le voulez, je serai un peu votre sœur!

— Oh! mademoiselle, murmura Geneviève; et elle étreignit avec passion celle qui venait de lui dire le mot le plus tendre qu'elle eût encore entendu.

Puis, ramenée au sentiment de son humble condition, elle se pencha sur les mains de Marguerite, les baisa et dit doucement :

— Je ne sais pas si c'est bien possible, mademoiselle, ce que vous me proposez là, mais je vous aime, oh! oui, je vous aime de l'avoir pensé!...

V
Août arriva avec son ciel implacablement bleu et l'accablante chaleur de ses midis; les citadins s'empressèrent vers les plages, burent le soleil sur la table; s'imprégnèrent des senteurs des algues et redemandèrent aux flots salés un regain de vigueur. Puis vint la bise de septembre qui les chassa des grèves où les galets mornes et gris s'entrechoquent sous les vagues irritées, et Geneviève, que la mer avait émerveillée, revint à la ville avec ses maîtres.

En ce dimanche d'octobre où, vêtue d'un joli costume tailleur bleu marine que lui avait cédé Marguerite, coiffée d'un grand canotier de même nuance, elle se rendait aux vêpres, elle ne ressemblait guère à l'orpheline en robe grise et en bonnet blanc, venue de la campagne six mois auparavant.

Que de choses elle avait apprises et que de spectacles nouveaux elle avait vus ! Elle avait d'abord appris, il est vrai, qu'elle n'était elle-même qu'une petite chose très insignifiante, une sorte d'outil que des mains plus fines et plus blanches avaient loué pour faire des besognes qui les auraient gâtées! Ce monde vers lequel son cœur bondissait ne lui avait offert qu'une toute petite place, parmi les dernières, et elle avait un peu souffert de constater qu'elle y était tenue en si pauvre estime. Cependant une affection, précieuse, entre toutes, lui était venue, une sœur, oui, une sœur (elle aimait à se répéter tout bas ce mot prononcé une fois), s'était penchée vers l'humble fille et avait reçu en échange de sa pitié le don passionné de son cœur. Pour Marguerite, Geneviève était prête à tous les services; ces services étaient faciles, mais elle les eût souhaités durs et rebutants. Il y avait maintenant de l'amour dans la blancheur du linge que portait la jeune fille, dans la propreté de sa chambre et jusque dans les reprises de ses bas. Cette bonne volonté s'étendait à tous les autres travaux dont la petite femme de chambre était chargée; aussi, madame Varenne qui déplorait cependant la familiarité des rap-

Reproduction interdite aux journaux qui n'ont pas de traités avec MM. Calmann-Lévy, éditeurs, à Paris.

ports établis entre sa fille et Geneviève, appréciait-elle aujourd'hui une activité que ses ordres précis et froids eussent été impuissants à susciter.

Cependant, la lueur gaie qui illuminait les yeux de Geneviève, alors qu'en ce bel après-midi d'automne elle s'en allait vers l'église abbatiale, aux tours crénelées, son livre de piété à la main, n'était pas causée par le seul plaisir d'être joliment vêtue. Même la pensée de la donatrice était en ce moment absente de son cœur. Elle songeait à d'autres yeux noirs; elle écoutait une autre voix! N'était-elle pas sur la route de son premier rendez-vous! Oh! elle allait bien à l'église; elle entendrait chanter Vêpres; mais, à la sortie, elle espérait trouver quelqu'un, quelqu'un dont elle n'avait encore dit le nom à personne et dont elle ignorait elle-même, il y a peu de jours, qu'elle désirait la présence! Elle avait rencontré Bernard deux ou trois fois depuis qu'il ne travaillait plus chez les Varenne. Il était venu la trouver à la sortie de l'église et ils avaient causé. Bernard était amusant; il tenait des propos qui faisaient hausser les épaules, mais qui n'étaient point sots. Bernard avait raison de dire que la vie était injuste et dure aux pauvres. Si Marguerite n'avait pas été là, Geneviève eût détesté sa vie de servitude. Marguerite était bonne et, quant à Bernard, Geneviève n'eût su dire s'il était bon ou méchant, mais ses yeux et ses paroles lui avaient appris qu'elle était jolie. Pour lui elle n'était pas une petite chose insignifiante ou pitoyable, elle avait sa valeur, elle était un objet de désir et d'admiration. A la fin de septembre Bernard lui avait écrit deux fois. Il disait qu'il s'ennuyait de sa petite amie. N'allait-elle pas revenir bientôt? A partir du premier dimanche d'octobre, il irait l'attendre devant l'église Saint-Paul, car il espérait qu'elle n'avait pas encore perdu la bonne habitude d'assister aux services religieux. Geneviève cacha la lettre et craignit d'y répondre; mais elle s'en allait à l'office d'un pas joyeux, et son sourire faisait retourner les passants.

Les chants lui parurent longs. Cependant, elle osa à peine, à la sortie de l'office, jeter un coup d'œil sur la foule et, lente s'en allant, le cœur attristé, lorsqu'elle entendit un pas alerte résonner derrière le sien.

— On se sauve? On n'est donc plus des amis?

Elle traissailit de plaisir à cette voix, leva les yeux et balbutia:

— ... Mais je vous attendais.

— Vraiment? Mademoiselle veut qu'on lui coure après! Vous voilà devenue coquette! et ma foi, vous n'avez pas tort; la mer vous a réussi.

Les yeux noirs du jeune homme attachèrent sur ceux de Geneviève un regard si satisfait et si convoiteur qu'elle rougit et se troubla.

Mais il ne voulait pas l'effrayer.

— Voyons, continua-t-il gouaillieur, racontez-moi votre séjour; puisque vous avez été aux bains, comme une bourgeoise, alors que je restais à turbiner en ville.

Ils s'en allèrent sous les platanes dont les feuilles dorées jonchaient déjà le sol; elle, gracieuse et modeste, lui, beau garçon, bien mis dans son complet de drap marron qui ouvrait sur un plastron très

blanc, barré d'une cravate couleur cerise. Et c'était, sous la parure automnale des arbres, le printemps éternel qui passait.

Elle se sentait maintenant presque en confiance avec lui, mais elle tenait toujours les yeux baissés, contente d'entendre la voix mâle et caressante du jeune ouvrier, gênée dès qu'elle rencontrait son regard.

Il lui offrit de s'arrêter dans un café. Elle refusa. Elle se savait en retard. Non, il fallait maintenant prendre le plus court chemin pour rentrer.

— Oh! vous avez bien encore quelques minutes, dit-il. Venez par ici, le détour ne sera pas long et je veux vous montrer quelque chose, quelque chose qui vous attend aussi, avec plus d'impatience que la mère Varenne.

Ils quittèrent l'avenue et prirent par des ruelles qui portaient des noms bizarres. La rue de la Patte-d'Oie les conduisit à celle du Four-à-Pain. Un ruisseau courait au milieu de la chaussée sans trottoirs, et les fenêtres des maisons basses regardaient la rue par des carreaux étroits.

— Voyez-vous ce bégonia sur le rebord de cette croisée? interrogea Bernard.

— Il est superbe.

— Savez-vous pour qui il fleurit? Pour une petite demoiselle qui revient des bains de mer. Voilà huit jours que je l'arrose chaque matin, en pensant qu'aujourd'hui vous monterez cueillir cette belle grappe rose qu'il a poussée... exprès pour vous.

Il s'avança vers la porte de la maison dont il avait la clef.

Geneviève demeurait interdite. Comme il était gentil Bernard! Fallait-il qu'il eût pensé à elle pour avoir une idée pareille! Elle sentit son cœur qui se gonflait de joie. Et la surprise la clouait sur place. Il interpréta son silence:

— Craignez rien, personne ne vous verra. A cette heure les locataires sont sortis, et vous redescendrez tout de suite. Ah! par exemple! si vous ne montiez pas, vous me feriez de la peine; je croirais que vous n'avez pas confiance.

Il mit la clef dans la serrure et son regard se fit attirant et doux tandis qu'elle lui souriait attentive, subjuguée déjà. Non il n'y avait aucun danger derrière cette porte, aucun mal à monter cueillir cette fleur achetée, soignée pour elle depuis une longue semaine... Il la vit prête à céder, étendit sa main libre et saisit celle de la jeune fille. Le geste n'était point brutal, tendre plutôt, mais la pression de ces doigts, leur chaleur, leur secrète palpitation éveillèrent soudain l'instinct de défense de la vierge. L'intuition que là-haut il s'agirait vraiment d'autre chose que de cueillir une fleur traversa son cœur si vite ensorcelé. A peine consciente du soupçon qui l'effleurait, elle se dégagea et murmura très vite:

— Non, laissez-moi. Je vous ai dit déjà que je suis en retard. Oh! je vous remercie beaucoup, beaucoup, mais pas aujourd'hui; je ne peux pas. Au revoir monsieur Bernard, à dimanche.

Habile, il cacha sa déconvenue et réprima un juron:

— Eh! bien à dimanche, mam'zelle Geneviève. Peut-être alors serez-vous plus gracieuse, et peut-être le bégonia sera-t-il encore plus fleuri.

Et, tirant une boîte d'allumettes de sa poche, il alluma une cigarette. Puis il mit les mains dans ses poches.

— Au coin de la rue, tournez à droite, lui cria-t-il, trop vexé pour l'accompagner.

Et lorsqu'elle eut disparu, il s'en alla d'un autre côté, grommelant des mots où s'exhalait sa colère de mâle déjoué.

Geneviève pensait avec raison que son absence prolongée n'avait point passé inaperçue, mais elle était loin d'imaginer que son insignifiante personne eût défrayé la conversation de ses maîtres, en ce dimanche où pour la première fois la flambée des bûches égayait le salon familial des Varenne.

Le conseiller, légèrement grippé, fumait son cigare entre sa femme qui brodait et Marguerite qui lisait, lorsque madame Varenne fit remarquer que l'heure du thé approchait et que Geneviève aurait dû être rentrée.

— Je vais mettre l'eau sur le gaz en attendant qu'elle vienne, dit Marguerite en posant son livre.

— Je te remercie de ta complaisance, ma fille. Ta bienveillance pour Geneviève opère le miracle de te faire cesser une lecture de bonne grâce.

Marguerite ne répondit point. Elle ne s'expliquait l'espèce d'antipathie que sa mère nourrissait à l'égard de Geneviève, mais elle savait qu'il valait mieux ne pas la contredire.

— Tu as donné ton costume bleu à cette petite? demanda encore madame Varenne lorsque Marguerite fut rentrée au salon.

— Oui, maman, tu me l'avais permis.

— Sans doute. Oh! il lui va bien. N'avait-elle pas un chapeau en sortant?

— Oui, maman.

— Elle prend des allures qui sortent de sa condition; je ne crois pas, mon enfant, que tu lui rendes un véritable service en favorisant ses goûts de coquetterie.

— Toutes les filles d'Eve ont commis, commettent ou commettront le péché de coquetterie, fit Henri Varenne en secouant la cendre de son cigare.

— Mais il est plus blâmable encore chez une fille qui aura peu de moyens de satisfaire ce penchant. Un costume tailleur, un chapeau, des gants peut-être!

— Oh! non! ils cacheraient sa bague, interrompit Marcel, qui, dans la salle à manger, achevait un pensum.

— Geneviève a une bague! s'écria madame Varenne. Qui la lui a donnée? Oh! je me doutais bien de quelque histoire louche.

— Rassure-toi, maman, je connais l'histoire de la bague de Geneviève. Elle n'est pas louche, elle est triste.

— Eh! bien, dis-nous cette histoire triste, mon enfant, dit le père, observateur avisé de la lutte des deux générations qui se déroulait sous ses yeux et secrètement fier de l'esprit de sa fille, où il reconnaissait les tendances avortées de sa propre conscience.

Marguerite, naïvement, conta ce que Geneviève lui avait appris sur les derniers moments de sa mère et sur le legs de la mourante.

— Cette bague, vois-tu papa, Geneviève l'aime comme un talisman. Elle se prend à espérer, j'en suis sûr, qu'un

jour, grâce à elle, le père qui l'a abandonnée sera retrouvé, le mystère qui entoure sa naissance éclairci. Qui était l'amant de sa mère? Elle se le représente tantôt comme un homme riche et bon, tantôt comme un misérable. Elle souffre d'être une enfant naturelle et elle aime ce pauvre bijou comme s'il était le gage d'un avenir meilleur.

— Elle est bien romanesque, observa madame Varenne, et de plus elle te fait de jolies confidences!

— Oh! maman, ne prends pas l'air offusqué. Tu penses bien qu'à mon âge, je me doute qu'il y a des enfants naturels et des enfants légitimes; et il y a longtemps que je pense que l'homme qui abandonne l'enfant de sa maîtresse est un misérable.

— Mon Dieu! quel langage!

— Ma pauvre femme, prends donc une bonne fois ton parti d'avoir couvé un petit canard qui s'est muni au collège d'idées humanitaires, égalitaires, féministes peut-être, qu'on ignorait au couvent. Laisse ta fille parler avec sérénité de l'amant de la mère de sa bonne, et de sa lâcheté. A dix-sept ans il n'est aucun problème moral ou social qu'on ne résolve avec assurance.

Marguerite rougit un peu. Le persiflage de son père l'intimidait plus que les indignations maternelles.

— Papa, hasarda-t-elle doucement, il ne me semble pas qu'il puisse y avoir de doute...

— Non, mon enfant, il ne peut y avoir de doute, à ton âge. Attends quelques années de plus pour douter.

— Enfin, Geneviève devrait bien être rentrée, s'écria madame Varenne impatientée.

— La voilà justement, je l'entends.

En effet une clef avait tourné dans la serrure de la porte d'entrée et Geneviève, sans prendre le temps d'enlever son chapeau, entra pour demander les ordres de sa maîtresse.

Varenne, qui était retombé dans la lecture de son journal, leva les yeux vers elle quand elle parut, mince et rose dans la robe que Marguerite avait portée l'an dernier.

La figure du bel homme exprima soudain la plus profonde stupefaction.

— Avait-elle la *berlue*? Etait-ce une autre Marguerite qui se tenait devant madame Varenne dans une attitude respectueuse? Son regard étonné se porta sur sa fille, puis sur l'autre; il se sentit pâlir. Un souvenir venait de le mordre au cœur. Il se leva, fit deux tours dans la pièce et s'en vint tambouriner sur les vitres que la brume d'automne mouillait déjà. Ainsi il resta un moment jusqu'à ce qu'un léger bruit de porte l'eût averti que Geneviève était sortie. Alors il haussa imperceptiblement les épaules et murmura en lui-même: « Se peut-il que j'y songe encore! »

A quoi donc avait songé M. Varenne? Quel était ce souvenir, terni par les années, recouvert de faits insondables, jeté jadis aux oubliettes de sa mémoire, dont l'apparition de Geneviève en Marguerite venait de révéler l'indestructible longévité?

Cela était vieux et, pourtant, n'avait pas encore vingt ans. Cette chose s'était passée au retour de l'étudiant à Caen un peu avant ses fiançailles. Henri Varenne se croyait libre, après largement payé,

Union Française pour le Suffrage des Femmes, 53, rue Scheffer

L'ÉVEIL DU FÉMINISME EN ORIENT

Mrs CHAPMANN CATT

Présidente de l'Alliance internationale pour le Suffrage des Femmes

Depuis le dernier Congrès de l'Alliance internationale pour le Suffrage des femmes, à Stockholm, en 1911, notre mouvement a pris une extension extraordinaire. Lorsqu'en 1904, l'Alliance fut complètement organisée, on décida de n'y admettre que les Associations pour le Suffrage des Femmes. A cette époque il n'y en avait encore que huit pays. Maintenant, il n'y a plus dans le monde entier — si l'on excepte les républiques sud-américaines, — que sept états constitutionnels n'ayant pas d'organisations suffragistes. Ce sont en Europe: la Grèce, l'Espagne et le Grand-Duché de Luxembourg. Les quatre autres sont: la République nègre de Libéria, la Turquie, la Perse, nations n'ayant pas de gouvernement constitutionnel bien établi, et le Japon qui a encore maintenant un régime plus auto-

Discours prononcé à l'ouverture du Congrès de Budapest en Juin 1913.

cratique que démocratique. Bientôt l'Association nationale chinoise pour le Suffrage des Femmes s'affiliera à notre Union (1) et alors l'étendard de l'Alliance flottera sur les cinq parties du monde. Nous comptons actuellement comme membres vingt-cinq nations, et deux états qui n'ont pas tous leurs droits nationaux. Des groupes organisés existent également dans plusieurs îles, entre autres Java, Sumatra, les Philippines et les îles Sandwich.

L'hiver dernier, alors que les pays du soleil de minuit étaient plongés dans les ténèbres, des femmes enveloppées de fourrures se rendaient en traineau, par les routes couvertes de neige, à des meetings suffragistes qui envoyèrent à Stockholm des pétitions demandant pour les femmes une part de vote dans le Parlement suédois. En même temps, dans l'hémisphère austral, d'autres femmes, protégées par des éventails et des ombrelles contre les ardeurs du soleil tropical, allaient aussi à des meetings similaires; et des pétitions sans nombre arrivèrent à Pretoria, demandant le droit de vote pour les femmes des pays affiliés à l'Union Sud-Africaine.

Pendant un siècle, le monde civilisé s'est préparé au mouvement suffragiste, et maintenant les gouvernements sentent la nécessité d'envisager nettement le problème du suffrage des femmes, ce qui nous fait croire en l'aboutissement prochain de nos revendications.

Lorsque les mouvements d'opinion commencent seulement à se dessiner, les parlements s'en moquent; un peu plus tard, ils leur opposent un silencieux mépris, mais à la fin ils dégagent prudemment leur responsa-

bilité lorsque ces mouvements sont presque généraux, et qu'une loi nouvelle est sur le point de s'imposer. Notre mouvement est parvenu au dernier stade de son évolution. L'histoire de ces dernières années le démontre clairement: les parlements ont cessé de se moquer du suffrage des femmes, et les politiciens cherchent à l'esquiver. C'est un signe presque infaillible de la victoire prochaine.

Les hommes d'état, il ne faut pas l'oublier, sont des gens qui servent leur pays et les grandes causes sans se préoccuper de leurs propres intérêts. Les politiciens au contraire sont des hommes qui servent leurs partis et leurs intérêts propres, sans s'inquiéter de ce qui en résulte pour leur pays et pour les grandes causes. Le vingtième siècle a malheureusement produit beaucoup plus de politiciens que d'hommes d'état: c'est une des raisons qui retardent l'établissement du suffrage des femmes.

L'hiver dernier, des lois suffragistes ont été prises en considération par dix-sept parlements nationaux, par quatre parlements de pays n'ayant pas de droits nationaux complets, et par les corps législatifs de vingt-neuf états. La cause a rencontré partout des partisans et des adversaires, et çà et là un homme d'état sincère pour la défendre. Mais les agissements des partis politiques ont triomphé, et les femmes attendent toujours.

Il n'y a pas au monde de ressemblance plus grande que celle qui existe entre deux politiciens, qu'ils soient suédois, hongrois, russes ou portugais, anglais ou chinois, de sorte que l'histoire d'un projet de loi de suffrage devant un Parlement est la même dans tous les pays.

(1) Affiliée en Juin 1913.

LA FEMME JAUNE

pensait-il, à sa dernière maîtresse, les mois d'agréable liaison qu'ils avaient passés ensemble, quand une lettre éplorée lui fut adressée par cette fille. Ne lui déclarait-elle pas être enceinte? en lui jurant encore que nul autre ne l'avait eue durant leur courte saison d'amour.

Très ennuyé, il n'avait pas douté qu'il ne fût l'objet d'une tentative de chantage qui le surprenait un peu. Bon prince, il envoya cependant quelques subsides en intimant l'ordre qu'on le laissât tranquille. Les lettres cependant se succédèrent, plus pitoyables et plus pressantes. Brutalement alors, il signifia à Adrienne qu'elle cessât de l'importuner par ses mensonges, et il ne songea plus qu'à hâter son mariage avec celle qui était devenue sa fiancée. Il partit ensuite pour une ville bretonne où les lettres d'Adrienne ne le suivirent pas, et peu à peu le souvenir de cet incident désagréable, qui aurait pu entraver son avenir, si cette fille avait commis un esclandre, s'atténua.

Parfois, cependant, un fait imprévu le lui rappelait encore. Il n'était pas certain qu'Adrienne eût menti; il avait préféré ne pas savoir. Des enfants lui étaient nés de la paternité desquels il ne pouvait douter et si, à la naissance de Marguerite, un remords lui traversa l'esprit à la pensée qu'une autre petite fille venue au monde, dans une maternité, dix-huit mois auparavant, était peut-être aussi le fruit de ses amours, il le chassa si loin qu'il ne sentit plus la morsure lors de la naissance de Marcel!

Et voilà que les remords ressuscitaient à la vue de Geneviève vêtue d'une vieille robe de Marguerite.

Déjà il se gourmait de son excessive nervosité et se traitait irrespectueusement d'imbécile, lorsque Geneviève entra avec le plateau à thé. Le même trouble le saisit. Ah! la ressemblance n'était que trop réelle entre les deux jeunes filles! Si Geneviève était un peu plus petite et un peu plus blonde que Marguerite, elles avaient l'une et l'autre les mêmes yeux de velours brun, une petite bouche vermeille qu'on aurait dit sculptée dans le même fruit savoureux, le même nez droit et mince et, chose plus extraordinaire, à cet instant où elles arrangeaient ensemble les tasses, leurs mains avaient des gestes semblables, et le sourire qu'elles échangeaient avait la même douceur affectueuse. Ah! il fallait que Geneviève fut une bonne pour que cette ressemblance n'eût pas déjà frappé tous les membres de cette famille! Elle n'était pas produite par la coïncidence d'un vêtement pareil, elle était dans les ondes rebelles de la chevelure, dans la clarté du front, dans la coupe du visage, dans chaque mouvement, et tout étranger non averti de la différence des conditions sociales des deux jeunes filles, eût dit en pénétrant dans cette pièce : « Voici les deux sœurs. »

Marguerite, qui tenait le pot à lait, heurta légèrement la main de Geneviève et quelques gouttes du liquide tombèrent sur sa robe. Geneviève l'essuya promptement avec son mouchoir.

— Ce n'est rien, je vais laver cette tache en haut. En m'attendant, servez le thé, Geneviève, car il est déjà tard.

Geneviève s'acquitta de son mieux de ce devoir qu'elle remplissait pour la première fois.

Varenne la vit venir à lui, une tasse à la main, et il eut la sensation que c'était sa propre fille qui s'avancait. Seulement la main qui tenait la tasse, quoique propre et blanche, était plus large que celle de l'autre enfant, élevée loin des travaux grossiers. Instinctivement, sur ces doigts un peu trop courts il chercha la bague dont l'histoire venait de lui être contée : c'était un cercle d'or mince où s'enchaînait une petite perle fine entourée de turquoises. Une conviction si rapide s'était emparée de son esprit qu'il fut à peine surpris de la reconnaître.

Sa femme remarqua la gravité inaccoutumée de ses traits.

— A quoi pensez-vous donc? demanda-t-elle.

— Moi? à rien du tout.

— Monsieur ne veut plus de sucre?

— Non, merci.

Et, discrètement, son service terminé, la femme de chambre se retira.

VI

— Suis-je devenu fou? se demandait Varenne, le lendemain après midi, à l'heure où, retiré dans son cabinet de travail, il était seul en l'absence de sa femme, sortie pour faire des visites, et des enfants partis à leurs lycées respectifs. La bague que j'ai donnée à Adrienne ne valait pas trente francs! il y en a donc des milliers d'exemplaires qui courent le monde! C'est cette petite idéaliste de Marguerite qui m'a troublé avec ses jugements à l'emporte-pièce; aujourd'hui Geneviève lui ressemblait moins.

Il fit deux ou trois tours dans la chambre, prit un journal et essaya de lire. Mais voilà qu'entre les mots et son cerveau, comme ce matin entre les dossiers de la préfecture et son attention, comme cette nuit entre sa volonté de dormir et son pouvoir d'oublier, une question se posa : « Serait-elle ma fille, cette orpheline, élevée par la charité publique et dont l'an passé, j'ignorais encore l'existence? Adrienne avait-elle dit vrai? Que faire alors? » Ah! se taire d'abord évidemment. D'ailleurs, qu'aurait-il pu affirmer? Où était la preuve? Mon Dieu! qu'un drame ne vint pas s'insinuer dans son existence ouatée, si ingénieusement préservée des périls de la vie. Se taire, ne pas savoir, oublier la question! Demain peut-être il n'y penserait plus. Mais demain elle serait là, la petite servante, et sa présence seule poserait l'énigme de sa ressemblance avec Marguerite que tout à l'heure il essayait de nier, mais qui, durant le déjeuner servi par Geneviève, le frappait jusqu'à lui couper l'appétit. A la question posée, il eût fallu répondre non, pour trouver le repos.

Ah! répondre non, se débarrasser de ce cauchemar! Bon Dieu! il n'était pas habitué à la persécution des pensées obsédantes! Il fallait chasser celle-là. Un sursaut d'énergie le secoua. Il interrogerait Geneviève, oui, cet après-midi même. Tout valait mieux que l'incertitude.

Il sonna et, comme il s'y attendait, elle parut.

— Voulez-vous allumer du feu? demanda-t-il.

— Bien, monsieur.

Et, docile, elle prit trois bûches dans

le panier, les disposa sur les fagots et resta un moment agenouillée devant le foyer pour surveiller la flambée.

Alors, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre indifférent :

— Voici le premier hiver que vous allez commencer avec nous, Geneviève. Vous plaisez-vous ici?

Elle leva la tête, surprise.

— Bien sûr, monsieur.

— Vous êtes très attachée à mademoiselle, je crois.

— Oh! oui, monsieur! Mademoiselle est si bonne! C'est elle qui m'a habituée. Oh! je ne voudrais plus la quitter maintenant; ni monsieur, ni madame, ajouta-t-elle poliment.

— Alors, vous êtes heureuse ici?

— Très heureuse, oh! oui.

— Peut-être ne l'avez-vous pas toujours été, dit-il avec un tremblement léger dans la voix, qu'elle ne perçut pas.

— Oh! à l'orphelinat, on n'était pas malheureuses.

— Et, avant l'orphelinat, où étiez-vous?

— Chez nous, monsieur, à Paris; avec maman.

— Vous vous rappelez votre mère?

— Oh oui, monsieur. Comment pourrais-je oublier ma pauvre maman qui était si bonne, si jolie! Oh! je la vois encore avec ses cheveux très blonds, ses yeux bleus. Je l'entends pleurer quand nous avions faim!

— Vous avez eu faim et froid, ma pauvre enfant! Vous étiez donc seules?

— Oui, monsieur. Mon père nous avait abandonnées.

Le silence tomba. Il le rompit, essaya de conduire l'entretien jusqu'au point révélateur, sans éveiller le soupçon.

— Vous ignorez son nom.

— Oui, monsieur. J'étais trop petite. Je n'ai de lui qu'une petite bague qu'il avait donnée à ma pauvre maman.

— Et de votre mère, il ne vous reste rien?

— Rien, monsieur, que son portrait. Il est dans ma chambre, dans un petit cadre que mademoiselle m'a donné; et puis j'ai le nom de maman, car elle m'a reconnue. Je m'appelle Duval, comme elle.

— Pauvre enfant! répéta-t-il, très bas!

Geneviève saisit l'intonation apitoyée.

— Monsieur est aussi bon que mademoiselle, dit-elle en levant vers son maître des yeux reconnaissants.

Il sut soutenir leur regard.

Mais elle, reprise par ses préoccupations de servante, balayait maintenant le marbre du foyer et demanda :

— Monsieur n'a plus besoin de rien?

— Non, merci. Puis, d'un ton qu'il voulait rendre dégagé :

— Je vous ai fait de la peine peut-être, Geneviève, en vous interrogeant sur votre enfance qui est douloureuse. Ne voyez dans mon indiscretion qu'une preuve de l'intérêt que vous avez su nous inspirer, et de l'estime que vous avez su gagner. Nous désirons que vous vous sentiez (il allait dire de la famille), il se reprit et ajouta : de la maison.

— Monsieur est bien bon, dit-elle avec élan. Vraiment, monsieur n'a plus besoin de rien, avant que j'aie cherché mademoiselle au collège?

— Non, mon enfant.

(A suivre).

Nous ne la connaissons absolument pas en Occident : nous nous la figurons comme un pauvre être timide, chétif, esclave et soumis à toutes les plus dures fantaisies des sociétés polygames. Et, en même temps que malheureuse, nous l'imaginons illettrée et ignorante des premiers devoirs de son sexe.

Voilà, du moins, ce que semble affirmer la création d'un comité métropolitain de femmes françaises qui s'est donné pour mission de resserrer les liens entre les blanches et les jaunes, en enseignant à ces dernières : 1° à lire; 2° à écrire; 3° à faire la cuisine; 4° à coudre; 5° à se laver et à faire de l'hygiène.

Il convient de respecter toutes les formes du dévouement. Mais celui-ci est inutile et vain, et, au regard des Annamites, presque insultant. Car il est certain, si l'on veut parler français, qu'on n'enseigne aux gens que ce qu'ils ignorent. Donc, à notre sens, la femme annamite ne lit pas, n'écrit pas, ne fait pas la cuisine, ne coud pas et ne se lave pas.

Qui donc a pu, sur un tel sujet, méconnaître à ce point la valeur technique, si j'ose dire, de la femme jaune? Je ne prétends pas, bien entendu, que les femmes d'Annam lisent beaucoup, écrivent des romans ou des poèmes et fassent des conférences. Non : elles ne font pas cela, et c'est tant mieux. Mais se baigner, faire la cuisine et raccommodez? Mais elles ne font que ça. Car elles consacrent au bavardage beaucoup moins de temps que les Occidentales.

La femme annamite, maîtresse du foyer, mène, dans le gynécée, une vie retirée et éloignée du bruit public; c'est pourquoi les personnages et les rapports officiels ignorent absolument tout de son rôle social. Mais nous, Asiatiques véritables, nous le savons bien : qui donc, dans la maison annamite, fait cuire le riz deux fois par jour? Qui fait la lessive? Qui tient en état la garde-robe de la famille? Qui s'occupe de toute la maison et de tous les gens de la maison? Du fait même qu'elle s'exclut de la vie extérieure, la femme annamite est une ménagère modèle. Et c'est bizarre de croire que la femme jaune a besoin de la femme blanche pour être bonne épouse, bonne mère de famille, bonne gardienne du foyer, et même bonne commerçante. Il y a tout près de trois mille ans qu'elles font cela, naturellement et fort convenablement. Où elles l'ont appris. Dans deux traités : *les Deux Etudes*, où sont expliquées, avec abondance et sévérité, les devoirs du foyer. L'auteur? C'est un nommé Confucius, dont on a pu, incidemment, entendre parler quelquefois chez nous.

Mais j'insiste : quand bien même l'éducation « à la française » serait, pour les femmes d'Annam, intéressante, les Annamites la refuseraient de la main des femmes françaises, avec lesquelles ils ont toujours interdit à leurs femmes tout point de contact. Je n'en veux pas donner de preuves; elles sont si cruelles que les personnages au dépens de qui elles furent données n'ont d'autre ressource que de les nier, alors même qu'elles sont de notoriété publique. Je rougis d'une si insolente vérité; mais si

Ce qui prouve que notre mouvement est sur le point d'aboutir, c'est le besoin éprouvé par les politiciens, pour empêcher son succès, d'employer la jonglerie, les tactiques parlementaires, les complots, les manœuvres politiques les plus méprisables. Qu'il est donc amusant de voir des hommes imaginer mille détours pour ne pas faire aujourd'hui une chose qu'ils savent devoir faire demain!

En passant en revue les principaux pays où des campagnes ont été menées pour la cause suffragiste, nous devons reconnaître que nous avons été non pas battues, mais désappointées en Angleterre, en Suède, au Danemark et en Islande.

En Islande, en particulier, le projet de loi n'a pas été repoussé, on a simplement ajourné sa discussion. Comme compensation, deux déléguées ont été envoyées au Congrès de Budapest, aux frais du gouvernement, pour expliquer comment les choses se sont passées. Par contre, en Norvège, le suffrage universel a été accordé aux hommes et aux femmes.

Mais c'est aux Etats-Unis que nous avons remporté les plus belles victoires. Cinq états et le territoire de l'Alaska ont suivi l'exemple des quatre premiers états suffragistes. Aux Etats-Unis, deux millions de femmes ont maintenant le droit de vote dans toutes les élections et sont éligibles à toutes les fonctions, même celles de Président de la République (1).

Ces états suffragistes, si l'on excepte l'Alaska, occupent le tiers des Etats-Unis. Ils nous offrent une garantie

pour l'extension du suffrage au reste du pays, car les huit derniers états ne l'ont accordé aux femmes qu'après avoir observé les bons résultats produits par son adoption dans les territoires voisins.

Depuis le dernier Congrès, votre Présidente, accompagnée du docteur Aletta Jacobs, présidente de l'Association pour le suffrage dans les P. Ys-Bas, a fait un voyage autour du monde pour étudier la part qu'avaient les femmes dans le grand mouvement de progrès asiatique. Nous avons, dans les cinq parties du monde, tenu de nombreux meetings, fait des conférences auxquelles ont assisté des représentants de toutes les grandes races et de toutes les nationalités, et nous sommes maintenant en rapport avec les groupements féministes les mieux constitués en Egypte, en Palestine, aux Indes, en Birmanie, en Chine, au Japon, à Sumatra, à Java, aux Philippines, aux îles Sandwich, et même en Turquie et en Perse, où nous ne sommes cependant pas allées.

Nous avons montré la voie, et nous espérons que d'autres femmes, qui suivent avec intérêt les efforts des Asiatiques, porteront les encouragements des femmes émancipées de l'Occident à celles qui, pendant de longues années encore, seront obligées de lutter dans les conditions les plus défavorables.

Il n'y a pas dans l'histoire d'exemple d'un changement aussi rapide, et d'une aussi grande portée, que celui qui se produit actuellement en Asie. Sur ce vaste continent, deux fois aussi peuplé que l'Europe, et qui représente à lui seul la moitié de la population du globe, dans ce pays où la civilisation n'avait fait pour ainsi dire aucun progrès, une vie nouvelle est apparue sou-

dainement. Des coutumes surannées ont été abolies, des idées nouvelles, en rapport avec les connaissances actuelles, ont été tardivement adoptées. Le résultat de cette transformation est en ce moment une confusion curieuse et effarante entre les idées anciennes et nouvelles, entre les mœurs de l'Orient et celles de l'Occident, avec toutes les étrangetés des périodes transitoires.

Il n'est pas facile de se faire une idée exacte du mouvement féministe dans cette question si embrouillée. Il y a cependant quelques faits principaux que nous ne devons pas perdre de vue :

1) Les femmes de l'Orient n'ont jamais été les créatures heureuses et satisfaites que l'on s'est imaginé. Des écrivains, européens et orientaux, ont dit que les femmes de telle ou telle nation de l'Orient étaient parfaitement heureuses. C'est absolument faux! Derrière les « purdahs » aux Indes, dans les harems mahométans, derrière les voiles et les portes closes, la révolte grondait depuis des siècles dans les cœurs de ces femmes. Condamnées à l'inaction et à la réclusion, elles n'ont pu que désirer et attendre leur délivrance.

2) Quoique cachées et silencieuses, ces femmes ont eu sur leur pays une influence beaucoup plus grande qu'on ne nous l'a laissé supposer. Elles font beaucoup pour entretenir les idées qui ont provoqué la révolution actuelle et ceux qui essaieront de se rendre compte de la force et de la raison de ce mouvement d'éveil oriental, sans reconnaître l'influence des femmes, risqueront de se tromper grossièrement.

(A suivre.)

(1) Au cours du Congrès, on a annoncé un résultat analogue dans l'Illinois.

de jeunes Françaises, dont les familles sont aux colonies d'Asie, n'épousent pas plus souvent des jeunes gens d'Annam, c'est que les chefs de famille s'y opposent. La femme française leur apparaît comme un objet d'art délicieux, admirable, et pas du tout comme la compagne économe, sérieuse, silencieuse et docile qu'ils veulent avoir à leur foyer.

Donc, on ne fera rien dans ce sens que courir à un échec certain. Par ailleurs, consolons-nous; la femme annamite n'attend rien de nous. Son rôle, social et familial, pour être discret, n'en est pas moins prépondérant. Et je renvoie les curieux de la question aux pages si convaincantes et si documentées du colonel Diguët, un admirable soldat français qui a vécu de la vie du foyer asiatique et qui démontre que le rôle de la femme, dans la cité jaune, est au moins égal à celui de la *Mater familias* dans la cité asiatique.

(Le Journal). Albert de Pouvoirville.

LA VIE FÉMININE

A PROPOS D'UN NOUVEAU PROJET DE LOI

On prête à M. Métin notre nouveau ministre du Travail, le désir de faire aboutir prochainement le nouveau projet de loi de M. Engerand, voté par la Chambre des députés, et qui obligerait tous les industriels, à accorder à leurs ouvrières une heure par jour pour allaiter leurs enfants.

Peut-être avant de pousser plus loin cette proposition serait-il bon de consulter les intéressées, c'est-à-dire les ouvrières et les femmes. En elle-même cette mesure paraît de prime abord excellente. Est-il rien de plus louable, que de protéger la mère qui allaite; de lui donner, de par la loi toutes facilités pour remplir son grand devoir maternel? Serrons cependant la question d'un peu plus près et examinons les raisons qui militeraient en faveur du vote définitif de la loi, et celles (il y en a) qui s'élèveraient au contraire contre son adoption par le Sénat.

On nous dit que l'initiative prise par M. Engerand provient de la connaissance qu'il a eu des méfaits de garderies d'enfants. Dans le Nord, où le nombre des ouvrières d'usine est si élevé, garder les enfants d'ouvrières et devenu une profession; mais une profession pour laquelle nul diplôme n'est demandé et qu'on peut exercer sans contrôle. Aussi, n'est-ce pas le lait pur qui est distribué aux bébés, mais le lait additionné d'opium. Donner aux mères des facilités plus grandes pour nourrir leur enfant serait un moyen de lutter contre ces pratiques dont il est inutile de démontrer le danger. En fait, il arrive déjà que ces facilités soient accordées aux mères qui veulent nourrir. Mainte ouvrière qui travaille, dans son quartier, non loin de sa demeure, et qui est occupée dans un petit atelier, reçoit aisément de sa patronne, couturière ou blanchisseuse, l'autorisation de se faire apporter son bébé par une voisine et de l'allaiter sur place. Il y a plus, l'Etat accorde déjà ce loisir à ses ouvrières. A la manufacture de tabacs de Pantin, par exemple, j'ai vu un florissant bébé apporté à sa mère qui lui donna le sein dans une salle que l'administration met ainsi à la disposition des ouvrières. Nous étions au plein de l'été. Les cigarières de Pantin habitent généralement aux alentours de l'usine; le bébé n'avait

pas pu prendre froid en accomplissant un long trajet.

Ainsi, dans ce cas particulier, la mesure paraît excellente. En sera-t-il de même si l'on oblige tous les industriels de France à la généraliser?

Écoutez les objections qu'on ne saurait manquer d'élever tant du côté des hygiénistes que du côté des féministes.

« Ce lait, diront les premiers, qu'une mère, déjà fatiguée par le travail de l'usine, va donner à son bébé sera-t-il bon? Sortir en hâte de l'atelier, pour y retourner en hâte, ce sont là de bien mauvaises conditions pour une nourrice. Faut-il encore exposer l'enfant à être transporté par tous les temps pour venir chercher sa nourriture? Et d'ailleurs cette mesure ne supprime pas la gardeuse d'enfants. Si celle-ci continue à être sans conscience et sans surveillance, qui l'empêchera, pour calmer les cris de l'enfant, de continuer l'emploi de narcotiques? »

Sont-ce vraiment des hygiénistes qui parlent? et faut-il être grand clerc en médecine pour émettre ces objections?

Voyons cependant celles que ne manqueront pas d'émettre les féministes.

« Contraindre les industriels à une telle mesure, diront-elles, aux frais qu'entraîneraient l'installation d'un local, c'est sous couleur de protéger la femme, élever un obstacle de plus à la difficulté qu'elle éprouve à gagner sa vie. Si une femme qui vient d'avoir un enfant retourne à l'usine, durant la période de l'allaitement, c'est qu'elle est poussée par le besoin. Toute mesure qui inclinera l'industriel à supprimer le travail des femmes ira donc contre les intérêts même de celles qu'on voudrait protéger. »

Non, répondront à cela les partisans du projet de loi; le travail des femmes augmente, ainsi que le démontrent les statistiques; les industriels recherchent la main d'œuvre féminine et consentiront les sacrifices nécessaires pour se la procurer. Pourquoi donc?

— Parce qu'il la payent moins cher?

— Vous le voyez, votre nouvelle loi protectrice de la femme tendra à inférioriser encore son salaire. Que dirons-nous d'autres?

Et celui qui, auditeur impartial, écoute l'échange de ces arguments se trouve singulièrement embarrassé. Il vaut mieux que les enfants soient nourris par leurs mères; mais il importe que leurs mères ne soient pas chassées de l'usine et qu'elles n'y reçoivent pas un salaire inférieur.

Dans ce dilemme que reste-t-il à faire, sinon à consulter les intéressées elles-mêmes? c'est-à-dire les ouvrières et les femmes. Et c'est sans doute la chose à laquelle on a le moins songé. Le Conseil national des femmes, qui possède une section du travail serait tout indiqué sans doute pour émettre un avis, mais je voudrais que les ouvrières fussent entendues; qu'une enquête fût faite par les soins des inspecteurs et inspectrices du travail dans des conditions qui permissent de connaître réellement l'avis des ouvrières. Il est un peu étrange que, dans une démocratie, les lois puissent émaner d'initiatives particulières, et non d'être désirées d'abord par ceux ou par celles qui bénéficieraient ou souffriraient de leur application.

Il est vrai que, parfois, les vœux de ces collectivités, lorsqu'ils se font entendre sont loin d'être écoutés. Combien de temps n'a-t-il pas fallu pour qu'un projet de loi en faveur des ouvrières à domicile fût voté à la Chambre? Combien de temps pour que la loi sur la recherche de la paternité fût votée par les deux Chambres? Et d'ailleurs ni l'une, ni l'autre de ces deux lois n'ont répondu aux desiderata exprimés. La loi qui abolirait l'incapacité civile de la femme mariée et qui lui donnerait, comme en Russie, la libre disposition de ses biens, dort encore dans les cartons de la Chambre, malgré tous les travaux des féministes, et malgré le vœu émis par le dernier Congrès de juin, après le beau rapport de Mme Pichon-Landry.

Ainsi, les lois nouvelles dont les femmes demandent la promulgation attendent encore le bon plaisir du Parlement; mais il en accueille d'autres sur lesquelles il ne connaît pas.

Ei j'entends assez qu'une réforme première s'impose: le droit de vote qui permettrait aux femmes de faire connaître leurs opinions, et comment elles entendent être protégées ou émancipées.

Celle-ci, les femmes la réclament. Il ne paraît pas qu'on soit bien près de la leur accorder! Oh! contradictions de nos maîtres!

Louise COMPAIN.

La Petite République.

AGENTS & ARTISTES

Le ministère de l'intérieur et la préfecture de police étudient simultanément la question des agences lyriques. Il est entendu que la préfecture se chargera de la réglementation si le Parlement ne vote pas une loi dans le plus bref délai.

Un projet satisfaisant avait été arrêté par feu le sénateur Goujon, d'accord avec les délégués des artistes; il n'a abouti pas, parce que la grande politique a toujours le pas sur les intérêts professionnels. La constatation répétée de ce phénomène propage dans toutes les classes l'idée d'une représentation corporative, d'un Parlement économique, discutant avec compétence et tranchant avec promptitude les problèmes pratiques.

L'Allemagne et les Etats-Unis ont établi, pour les agences lyriques, une réglementation sévère dont la nôtre doit s'inspirer; la question de la traite des blanches est devenue une affaire internationale, et ne peut être résolue que par une entente internationale; il n'y a que des avantages à considérer du même point de vue la question des agences lyriques.

Dans tous les quartiers où les petites ouvrières sont appelées en foule par leur travail, les murs ont été couverts d'affiches qui les fascinent; Lancez-vous au théâtre! On leur promet, « après quelques semaines d'études », des engagements « dans les plus grands théâtres, concerts, music-halls de Paris, Londres, New-York, Berlin, Saint-Petersbourg »; on leur offre immédiatement 250 francs par mois. Comment résisteraient ces jeunes femmes, ces enfants, qui gagnent 2 ou 3 francs par jour, pour dix heures de travail fatiguant, dans des ateliers malsains, qui sont logées misérablement, nourries pitoyablement, et tentées du matin au soir par le spectacle d'un luxe imbecile?

Elles affluent dans les écoles de chant et de tango, d'où l'agent les expédie par cargaisons dans les... établissements exotiques.

L'école est en même temps une agence. Comme professeur, le tenancier exige des ouvrières un versement de 50 francs; des autres, un versement de 500 francs. Comme agent de « placement gratuit », il est exonéré du timbre sur ses affiches. Voilà une exonération bien justifiée! une philanthropie bien comprise.

En fait, les services de l'agence sont si peu gratuits que son prélèvement absorbe souvent les avances consenties par l'employeur à la signature du contrat. Quant le contrat, par exemple, s'applique à toute une saison, l'agence perçoit ses honoraires sur la durée totale; si l'engagement est résilié au bout d'un mois, ou de quinze jours, tant pis pour l'artiste; l'agence recommence le même coup avec un autre. Elle peut percevoir ainsi des droits sur trois ou quatre engagements pour le même emploi dans la même saison. Si le directeur et l'agent s'entendent pour l'opération, ils en partagent le profit.

Une agence recrute des femmes pour la Turquie ou la Roumanie, pour l'E-

gypte ou le Venezuela: 800 francs par mois, 2.000 francs par mois, la fortune! Avec quel entrain les dupes s'endettent ou s'avitissent pour acquitter la redance! Mais à l'arrivée, la direction juge que le talent de l'artiste ne vaut pas plus de deux à trois cents francs: libre à elle d'accepter les conditions nouvelles, ou de regagner Paris à ses frais, ruinée, humiliée. Elle reste, et tâche de trouver sur place des ressources complémentaires. La marque parisienne est très demandée. L'établissement théâtral a des annexes.

Une agence recrute, sur le boulevard, des danseuses pour bars de nuit dans les départements: cinq francs la séance, « mais c'est l'occasion de faire beaucoup plus ».

La circulaire Clémenceau qui interdisait les quêtes dans la salle et la « pension » obligatoire n'a pas été appliquée six mois. Voici toute une liste de cafés-concerts de province ou les chanteuses sont payées cinq francs par jour, obligatoirement logées et nourries pour quatre francs; avec les vingt sous qu'on leur laisse, elles doivent payer leurs costumes et faire venir de Paris les dernières nouveautés musicales. Si elles ne découvrent pas chaque soir dans l'assistance un admirateur qui commande une bouteille de champagne, elles sont bientôt congédiées.

Une artiste de cirque est mandée à Paris par l'agence, avec son matériel et ses bêtes; elle supporte de grands frais, acquitte de gros honoraires; mais le contrat est résilié tout de suite, le « numéro » n'étant pas assez luxueux pour la capitale. C'est le désastre. « Aucune importance, répond l'agence à la clientèle désespérée: vous êtes très jolie; on va vous trouver quelqu'un ».

Le projet Goujon, dans sa dernière rédaction, devait mettre toutes les commissions à la charge de l'employeur, en faire approuver les tarifs par l'autorité municipale, et leur donner une certaine publicité. Deux emprunts importants devaient être tirés de la réglementation américaine (Etat de New-York): caution de garantie exigée des directeurs et des agents; interdiction aux agences de placer comme artistes les professionnelles de la galanterie.

La seconde mesure paraît délicate; mais elle est logique et nécessaire. Les artistes sont unanimes à vouloir que leur profession soit une profession, et non pas un asile de dévoyés, de ratés, ou un tremplin pour la prostitution.

Le vœu de ces braves gens nous inspire une vive sympathie, à nous journalistes, parce que nous souhaitons la même chose dans le journalisme. Des règles professionnelles, des garanties professionnelles, une police professionnelle!

Au théâtre, au café-concert, au cirque, les gens de vocation souffrent de se sentir discrédités par l'intrusion des personnes pour qui ce métier n'est qu'un moyen; d'autre part, ils sont réduits à la famine parce qu'on rogne leurs salaires pour satisfaire aux exigences des « vedettes », appuyées sur des combinaisons de finance et de publicité.

La réglementation policière des agences sera un expédient: il n'y aurait de solution, là comme ailleurs, que dans une forte organisation corporative.

URBAIN GOHIER.

(Le Journal).

LE SUFFRAGE MUNICIPAL DES FEMMES

Sur la proposition de M. Ferdinand Buisson, rapporteur, à la Chambre, de la proposition sur le suffrage municipal des femmes, la commission du suffrage universel a examiné hier la question des pouvoirs d'enquête à demander à la Chambre en cette matière.

La commission a estimé qu'ayant toute faculté de recevoir les délégations et de recueillir les auditions susceptibles de l'éclairer, il n'y avait pas lieu de demander ces pouvoirs, et elle a autorisé d'avance son rapporteur à publier le résultat de ces auditions dans une nouvelle annexe à son rapport.

ON S'ABONNE

Villa Kattendyke, Gérardmer (Vosges)
ou à Paris, 70, Avenue Marceau

Le gérant: E. ALTIAR

Union pour le Suffrage des Femmes

Section des V^e et VI^e Arrondissements

M.

Nous organisons des réunions préparatoires à la propagande orale qui sera nécessaire durant la période électorale.

Nous estimons que ces réunions sont indispensables aux personnes qui sont désireuses de soutenir la cause féministe dans les réunions publiques.

Nous espérons que vous voudrez bien être des nôtres et que vous pourrez suivre toutes nos séances.

La première réunion a eu lieu le 27 février, à 8 heures 3/4, 17 rue Nollet, (17^e), chez Mme Suzanne Grunberg, avocate à la cour.

Mlle Dasie,

Mme Vermeil,

Mlle Delaporte,

Secrétaire de l'U. F. S. F. Secrétaire de l'U. F. S. F.

VI^e Arrondissement.

V^e Arrondissement.